

LE POT' LICOT

N° 117



Pousse sauvage selon ta nature, comme ces joncs et ces broussailles qui jamais ne deviendront foin anglais ... Fais qu'à toi nul vivant ne soit trafic, mais plaisir. Jouis de la terre mais ne la possède pas. C'est par défaut de hardiesse et de foi que les hommes sont où ils sont, achetant et vendant, et passant leur vie comme des serfs.

Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, 1854

**Yes I know my enemies
They're the teachers who taught me to fight me :
Compromise, conformity, assimilation, submission
Ignorance, hypocrisy, brutality, the elite
All of which are american dreams.**

**Oui je connais mes ennemis
Ce sont les professeurs qui m'ont appris à lutter contre moi-même :
Compromis, conformité, assimilation, soumission
Ignorance, hypocrisie, brutalité, l'élite
Tous ce dont sont faits les rêves américains.**

Rage Against the Machine , *Know your ennemy*, sur l'album
Rage Against the Machine, 1992.

LE POT' LICOT

Au menu du Pot'licot

Editorial : P.3

L'abécédaire du Petit
Peuple : la liberté P.5



La vie en chansons P.10



Dessin de couverture de Jérôme. Les photographies ont été prises par le Petit Peuple pendant le camp d'été.

Quand l'automne se fait mélancolie.

Au moment même où je lis un livre d'Alain Supiot « La gouvernance par les nombres », l'atelier Pot'licot s'interroge sur une publicité ramenée par Jérôme : « Est-on libre quand on pose nu ? ». L'affaire est bouclée, ce Pot'licot portera incontestablement sur la liberté.

On se souvient de nos dissertations. La liberté est un thème régulier proposé aux jeunes étudiants. Il est inquiétant qu'il soit devenu le thème de prédilection de nos médias. Cela n'indique-t-il pas que nous en sommes restés à une pensée d'adolescent ? C'est un peu comme si la question de la liberté ne parvenait plus à se penser qu'en termes de droits individuels. Or, la liberté se joue à un tout autre niveau ! Elle se joue dans ce passage du « petit moi individuel » au collectif. La liberté n'existe que dans ce rapport aux autres et au monde !

Il ne suffit pas de réagir à un élan pour être libre. On est possédé par des émois : « *En colère tu n'es pas libre* » dit Paul. « *Qui commande en moi ? Mon désir..., mais alors ce n'est pas moi...* » s'inquiète Patrick. « *C'est mon cerveau qui est le chef* » ajoute Johanne.

La question est si complexe que pour être libres, certains font le choix du suicide, Mathilda l'a bien compris lorsqu'elle dit qu'elle va « *Tuer son cerveau ... pour être tranquille et ne plus penser* ». Heureusement Jérôme rappelle que le cerveau offre aussi des clefs, et qu'alors « *Parfois il s'ouvre* » dit-il !

De quelles clefs s'agit-il ? Seraient-ce les clefs de nos ceintures de chasteté ? Le sujet devient épineux : on risque de se faire vilipender par tous ces « *étourdis fiers de l'être* » (l'expression est de Danny Robert Dufour) qui en réclamant le droit de jouir de leur corps ne voient pas qu'ils se font emmurer dans des cachots dorés.

En effet, réduire la liberté à un droit de jouir, c'est de facto réduire la vie à un marché. Or qui dit marché dit rentabilité. Cette conception de la liberté nous enferme dans la logique du nombre. Selon cette logique, la vie doit être rentable ! La logique du nombre est une logique de la gestion. Ce n'est plus le sens d'une action qui est interrogé, mais sa valeur marchande.

On subit tous ces contraintes tous les jours : on parle de normes Iso, de démarche qualité, de pacte d'excellence, ...

Suite p.4 

Toutes nos institutions s'y soumettent et... en font les frais ! Ici elles ne nous permettent plus de penser la vie puisqu'elles nous prescrivent de la rentabiliser. Et là elles ne nous permettent plus de donner du sens à notre travail puisqu'elles réduisent le travailleur à une variable d'ajustement. In fine, elles en perdent leur crédibilité et leur raison d'être.

Mais elles ne sont pas les seules à en faire les frais. Nous sommes tous concernés. Dès que nous ne pouvons plus interroger les raisons pour lesquelles nous vivons, nous perdons le sens de la liberté. Si le sens de ma vie est prescrit par une logique mathématique qui en calcule la valeur alors ma liberté ne vaut rien ! Ma vie ne vaut que tant qu'elle rapporte... si elle ne rapporte rien, je suis « rien ». En effet si tout a une valeur, il faut en conclure que certains valent plus que d'autres. Que faire de ceux qui valent moins ? Ont-ils encore seulement accès à la parole ?

Pourtant de nombreuses personnes dans le monde, sous toutes les latitudes et en tout temps, ont clamé haut et fort qu'il y a des choses qui échappent, par essence, au diktat de la valeur marchande : la personne, la vie, la dignité, la liberté, la solidarité, l'amour, la poésie, la beauté, la bonté, le don, le bien, l'empathie, l'éducation, le soin, l'attention, l'émerveillement, la sérénité, la tendresse, la paix, ... Avoir un papa présent, boire une bière avec son papa en regardant un match de foot et trouver un amoureux ajoutent Gérard, Isabelle et Jérôme.

C'est notre imaginaire qui est malade. Nous ne parvenons plus à penser à autre chose qu'aux chiffres ! Nous en sommes fous et nous en tombons malades. Nous sommes possédés par les nombres ! Nous parlons de taux de cholestérol, de poids, de pic glycémique, de tour de taille et de poitrine. Nous ne savons plus goûter la vie ni apprécier une goulée d'eau !

Nous passons plus de temps à remplir des documents ad hoc qu'à accueillir des gens. Nous vendons des services au lieu de tisser des liens. Nous sommes tenus de mettre le réel dans des cases au détriment de la vie elle-même. Tout est programmé, numérisé, planifié. Tout est ramené sur un écran plat. Nous pensons « tableur Excel » et nous rêvons « Google View ». Nous survivons dans un monde qui s'aplatit faute de verticalité, faute d'un imaginaire qui nous fait nous vivre.

La carte a supplanté le territoire. La vie est devenue un vaste Monopoly. Notre monde est un immense casino. Malheur à celui qui ne prête pas allégeance aux croupiers - « *Welcome to the machine* », oui, « *Welcome to the hotel california* ».

Notre monde est autophage : il se mange ! On gaspille ses ressources et on exploite les vivants. Nous perdons nos vies à force de chercher à les rentabiliser. Quel gâchis !

Dans ce monde des nombres, être fier de se planter une plume dans le derrière est alors souvent la seule manière d'exercer sa liberté.

Il en est heureusement une autre, lutter. Un autre monde est possible. Les projets citoyens en témoignent. Nous aussi aux Coquelicots, nous luttons. Nous luttons, selon nos petits moyens, comme nous le pouvons et là où nous le pouvons. Nous luttons contre tout ce qui fait le jeu de cette pseudo-pensée que véhicule la normalisation par le nombre. Nous luttons pour permettre à Jordan de croire au futur. Cette lutte est une vraie guerre, serait-ce celle du Lac noir dont parle Jérôme ?

Il est vraisemblable que nous perdrons. La gouvernance par les nombres est un rouleau compresseur qui écrase tout sur son passage. Il n'y aura sans doute qu'une catastrophe écologique pour en venir à bout. Hélas il y a peu de chance que nous soyons là pour fêter cette libération.

Nous perdrons donc, peut-être, mais pas de chance pour toi, Jérôme, nous au moins nous n'aurons pas baissé notre pantalon.

Olivier Philippart.

L'abécédaire du Petit Peuple : la liberté

L'irruption dans notre atelier de la publicité ci-dessous a fait de l'effet sur le Petit Peuple. C'est ça être libre ? Mais être libre dans quel sens ? Et si je décide de ne pas m'exposer, serait-ce parce que je refuse la liberté ? Et si la liberté c'était avant tout un état intérieur ? Toutes ces questions et bien d'autres ont nourri nos discussions pendant plusieurs semaines. C'est que, l'air de rien, la liberté, nous y sommes tous confrontés.



Sylvestre : s'il y a des hommes qui voient ça, ça peut faire des bagarres.

Jérôme : ben c'est quand même beau à voir.

Patrick : si Céline se promenait comme ça, ça n'irait pas. Enfin ... pas en hiver. Mais une femme en robe c'est quand même plus joli non ? Et donc quoi ... si une fille fait comme ça elle est libre ?

Sylvestre : qu'elles soient libres ça ne me dérange pas, mais trop fort c'est trop fort. Ca me provoque quand même là où tu vois.

Michel : moi quand je vois « *Je suis libre* » je me dis que je pourrais la mettre dans mon lit. « *Je suis libre* » ça peut vouloir dire « *On peut me prendre* ».

Gaëtan : une fille qui se promène déshabillée je n'aime pas. Je la mets à la porte.

Olivier K. : mettre les gens à nu, est-ce que c'est leur

offrir la liberté ?

Paul : ça je ne peux mal de me mettre à poil comme elle !

Paulette : me montrer nue, c'est réservé à la personne que j'aime. Nue je ne me sentirais pas libre.

Arthur : quand il y a des gens en slip j'ai envie de rigoler. Des fois chez papa on se balade en caleçon. On est beau et on rigole. On est beau.

Gaëtan : en caleçon je ne me balade pas, je n'aime pas. Je ne me sens pas libre de faire ce que je veux. Il n'y a que maman qui peut me voir.

Patrick : au home le matin l'infirmière me lave. Elle me voit tout nu et en caleçon mais après c'est fini hein. Et les 3 filles là, si c'était des infirmières du home, ah la la je ne te dis pas le bazar !

Jérôme : moi ça ne me dérange pas, j'ai déjà vu du monde tout nu, c'est beau.

Arthur : Paulette si tu t'habilles comme elles aux Coquelicots Olivier va te dire « *Ca ne va pas* ».

Olivier K. : mais si Paulette lui répond « *C'est ma liberté* » ?

Michel : ben habillée comme ça tu n'es pas très libre ! Qu'est ce qui va leur arriver aux filles?

Jérôme : peut-être qu'elles cherchent l'amour ?

Michel : ce n'est pas ce qu'elles vont trouver. Là ça fait plus la vitrine, tu vois là où tu payes ? Tu ne trouves pas l'amour là.

Olivier K. : Une définition de la liberté dit que « *La liberté c'est l'expression de notre volonté face à la contrainte* ».

Sylvestre : mais il faut aussi et surtout accepter les contraintes. Et les interdits, c'est pour quelque chose quand même.

Arthur : ma contrainte c'est que je ne sais pas traverser la route seul.

Paulette : les contraintes c'est ce que tu ne sais pas faire seul ?

Arthur : oui, c'est les contraintes de mon être humain, mon humeur à l'intérieur. Les hauts et les bas dans la tête c'est « dur à compliquer ». Si je savais faire plus de choses je serais plus libre.

Nicole : je ne peux pas être libre de manger du sucre, ce n'est pas bon pour moi.

Olivier K. : mais si ce n'est pas bon pour ta santé c'est une nécessité, ça n'a peut-être pas à voir avec ta liberté ?

Nicole : oui, non, oui ... mais j'aime le sucre !

Jéromine : Les questions c'est une contrainte. On me pose des questions, je dis oui ou non mais ça m'ennuie.

Arthur : la contrainte c'est quand tu as peur par exemple.

Gérard : oui. Quand je vais ailleurs j'ai peur. Je me sens moins libre, il y a beaucoup de trucs partout j'ai peur. Je suis plus libre chez moi. J'en ai beaucoup des peurs.

Patrick : si j'ai peur de faire dans mon pantalon je ne suis pas libre. C'est à dire pas libre d'aller là où je ne connais pas.

Sylvestre : oui la première fois que je suis allé à Butgenbach j'avais ça comme toi.



Mathilda : moi je ne suis pas libre d'avoir un réveil dans ma chambre, ma maman ne veut pas. Alors quand ma maman ne me réveille pas je suis en retard.

Arthur : ben c'est la faute de ta maman, pourquoi elle ne te donne pas de réveil ?

Olivier K. : pourquoi te faut-il une autorisation de posséder un réveil ?

Gaëtan : il me faut une autorisation pour aimer quelqu'un.

Olivier : ah ? et qui te donne l'autorisation ?

Gaëtan : ici aux Coquelicots c'est Olivier le directeur. Si je suis amoureux de quelqu'un qui n'est pas aux Coquelicots c'est ma maman.

Mathilda : j'aime qui je veux et je ne demande à personne ... mais je dois le faire en cachette.

Jérôme : moi il me faut une vignette pour être avec une fille. Tu sais comme sur les voitures. Et comme ça c'est fait, ah ben voilà.

Arthur : oui moi aussi, je suis amoureux de Françoise, je n'ai pas demandé, c'est arrivé.

Sylvestre : Mathilda n'est pas libre, elle doit écouter ses parents. Moi non plus je ne suis pas libre d'aimer qui je veux. J'ai la haine en moi, peut-être parce que je ne suis pas libre ?

Olivier K. : est-ce que aimer en cachette c'est être libre d'aimer ?

Gaëtan : oui c'est être libre. Pour être libre tu dois te cacher, de maman par exemple.

Jérôme : si tu vis en te cachant tu n'es pas libre. Je ne dis pas à mon papa que j'ai un petit copain. Régis veut que ce soit un secret.

Michel : moi je suis libre d'aimer qui je veux. Au home la petite Betty par exemple.

Patrick : aimer Céline, ça je peux le choisir. Sinon rien. Enfin si, je peux choisir mes habits parfois.

Gérard : je choisis le choco ou la confiture le matin.

Gaëtan : je ne sais pas ce que je choisis Je choisis de ne pas répondre à tes questions !

Olivier K. : et si je t'obligeais ?

Jérôme : non Olivier, tu ne peux nous obliger à parler.

Michel : mes vêtements je les choisis. Aller dans un home je ne l'ai pas choisis. Je préférerais avoir une petite maison avec un petit jardin. Mais vivre tout seul c'est seul, mouais ... Alors je suis au home. Mais quand tu as choisis tu n'es plus libre non plus !

Olivier K. : tu n'es plus libre parce que tu es pris par ton choix ?

Michel : oui.

Patrick : j'aurais voulu rester chez moi dans mon building, mais c'est un choix qu'on m'a pris.

Olivier K. : c'est qui "on" ?

Mathilda : c'est sa maman qui lui a pris son choix !

Patrick : elle était âgée et malade.

Paulette : elle a choisi de vieillir ?

Arthur : non, elle ne pouvait pas choisir de ne pas vieillir ou de ne pas tomber malade.

Gérard : mon père et ma mère vieillissent tout le temps. Moi je ne vieillis pas parce que je ne travaille pas.

Patrick : si ma maman avait pu rester jeune elle l'aurait choisi. Elle n'avait pas cette liberté. Je suis fâché d'être au home mais sur qui je peux râler ? Sur personne ?

Michel : je vis au home aussi. Dans l'appartement ça n'allait pas : j'étais seul et je ne savais plus marcher. C'est « Les Chanterelles » qui ont décidé pour moi.



Paulette : tu ne savais plus t'occuper de toi et te plaignais d'être toujours seul. Tu ne peux pas reconnaître que tu es en partie responsable ? Que vous avez décidé ensemble ?

Michel : non non non ! Je suis comme un meuble ! Les « barakis » ont décidé pour moi.

Paul : c'est moi qui ai décidé de vivre au home. J'avais mal à une jambe et j'en avais marre de vivre seul. J'en suis responsable. Mais maintenant que j'ai essayé le home je voudrais retourner chez moi. Sur qui je peux être fâché ? C'est moi qui ai choisi ! Le choix je l'ai fait, je suis coincé par lui. Je pensais que ce serait mieux que ça.

Olivier K. : est-ce que la liberté c'est faire tout ce qu'on veut, sans aucune contrainte et satisfaire tous ses désirs ?

Johanne : ça n'existe pas « être sans contrainte ».

Mathilda : mon désir c'est de pouvoir obliger les gens à faire ce que je veux, quelque chose pour moi.

Mathilda : mon autre désir c'est de faire une fugue.

Olivier K. : c'est quoi une fugue ?

Mathilda : que personne ne sache où je suis. Je prends mon GSM et je m'en vais. Je serais libre.

Olivier K. : pourquoi tu ne le fais pas maintenant ?

Mathilda : j'attendrai que mes parents meurent.

Olivier K. : tu attends d'être libre pour pouvoir t'évader ?

Jérôme : ah bien joué !

Patrick : moi j'aimerais rester au lit le matin.
Me lever c'est une contrainte.

Olivier K. : Patrick, est-ce que tu choisis d'être fatigué le matin ?

Patrick : non, c'est quelque chose comme ça, ça me vient.

Olivier K. : et si à chaque fois que tu étais fatigué tu retournais dormir ?

Patrick : mais je serais tout le temps au lit !

Olivier K. : à un moment tu décides de te lever. La fatigue n'est pas un choix, mais te lever ça l'est.

Arthur : oui parfois je fais quelque chose malgré moi. Je ne choisis pas.

Paul : quand je volais dans les garages, ça passait dans ma tête sans moi. Mais j'aurais préféré ne pas le faire.

Patrick : parfois j'ai du désir et je ne l'ai pas choisi, alors je ne suis pas libre ?

Gaëtan : c'est quand je suis fâché que je ne suis pas libre.

Paul : oui, en colère tu n'es pas libre.

Olivier K. : ah oui ... et toi Paul, si on te laisse quitter le home quand tu es fâché, qu'est-ce qu'il arrive ?

Paul : ben je pars tiens !

Olivier K. : oui, mais qui a décidé ? Toi ? Celui qui est fâché ?

Paul : le moi qui est fâché, c'est le fâché qui décide.



Johanne : parfois je me dis que mes désirs ça ne va pas aller pour moi. Alors je me retiens.

Patrick : mais je crois que je serais plus libre si je pouvais suivre tous mes désirs.

Olivier K. : mais si tu es commandé par ton désir, qui est le commandant ?

Patrick : le désir.

Johanne : mais Olivier, c'est mon cerveau qui me demande de faire des choses !

Olivier K. : et tu ne peux pas discuter avec ton cerveau ?

Johanne : ben c'est quand même lui le chef ... mais parfois je lui parle.

Michel : mon cerveau il me dit et moi j'y vais !

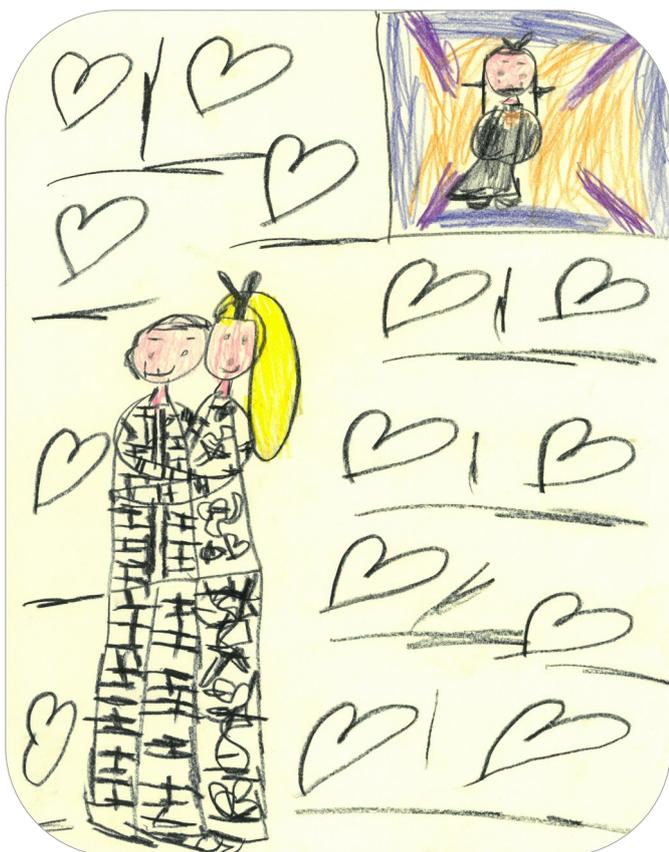
Mathilda : moi je vais tuer mon cerveau ! Je serais enfin tranquille, je ne devrais plus penser. Je ferai comme Anakin (ndr : le futur Dark Vador dans *La Guerre des Etoiles*), il a brûlé son cerveau.

Jérôme : dans mon cerveau il y a les clefs ... et parfois je m'ouvre.



En dessins et en chansons

Nous avons vécu un été musical et joyeux. Quelques chansons ont laissé des traces en nous, nous les avons recueillies, inspectées et illustrées. Et vous, qu'est-ce qui chante à vos oreilles ?



Isabelle : la chanson c'est « Dis-lui » de Mike Brant. La chanson parle d'une rupture, ça me fait penser à mon frère, il a divorcé 2 fois, c'est un peu triste, j'aimais bien mes belles-sœurs. La chanson me donne de l'espoir, même si on se sépare on peut retrouver quelqu'un. J'ai dessiné un homme et une femme amoureuse et derrière la fenêtre l'autre.

Gérard : la chanson c'est « Papaoutai ». Elle me fait plaisir, il chante bien. Elle me rend triste, je l'écoute souvent. Mon père il part tout le temps, il part chaque fois. C'est le petit garçon qui chante, il aimerait bien avoir son papa et c'est bien triste. Je reste avec ma mère et mon frère mais je voudrais que mon père soit là. Tu vois le dessin c'est un garçon qui cherche son papa. Il est dans une boîte, c'est sa chambre.



Isabelle : j'aime bien la chanson "Sang pour sang" de Johny et David Halliday. C'est l'histoire d'un enfant qui retrouve son papa. Ils chantent « *Malgré les silences les coups de gueules, on se ressemble* ». Dans la vidéo ils ont le même bracelet tous les deux. Ça me rappelle mon histoire. Johnny n'était pas beaucoup là, il ne voyait pas beaucoup son enfant. Mon papa je ne le connaissais pas beaucoup avant, il avait beaucoup de travail. Maintenant j'ai des bons moments avec lui. Ensemble on regarde un match de football avec une bonne bière blanche rosée. C'est papa et moi, avec une bonne bière, c'est un bon moment.

Jérôme : La chanson c'est « Big bisous » de Carlos. Elle me rend triste cette chanson. Big bisous aux filles ... il explique les différents bisous. Les bisous d'une amoureuse ça me manque, mais je ne le dis pas, c'est un secret.

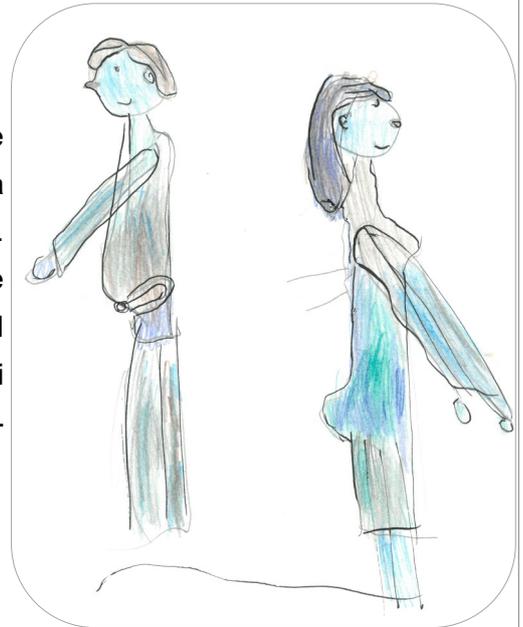




Leslie : je dessine « Andalouse » de Kendji Girac. Une andalouse c'est une belle fille espagnole. Il dit : *C'est peut être ça l'amour ?*. Alors voilà, un garçon avec une fille.

Jérôme : une chanson que j'aime bien c'est « Les lacs du Connemara » de Michel Sardou. J'aime bien parce qu'on parle d'enfer de vivants ou de survivants. Ils boivent pour oublier leurs tracas. C'est quand même la terre brûlée, c'est noir et gris Cette chanson elle raconte une guerre : la guerre du lac noir ! Je suis déjà parti en Irlande, tout seul dans ma tête. C'était grand, c'était beau.

Jérôme : la chanson que je dessine c'est « S.O.S » de Lorie. Elle chante et elle dit « *J'ai tant besoin de toi* ». SOS ça veut dire au secours. Elle a besoin de quelqu'un pour être bien. Quand mon copain est trop proche ça ne va pas, il ne me laisse pas assez d'air, c'est des bisous tout le temps. Mais quand il n'est pas là j'ai envie qu'il soit là. Alors SOS. J'ai dessiné moi & Régis. On est ensemble, un peu séparés, mais pas trop séparés. Si on est trop à 2 on a trop de chances de se disputer.



Paul : ma chanson c'est « Le téléphone pleure » de Claude François. Mon papa m'a fait chanter cette chanson. Quand je l'écoute j'y pense, ça me fait revenir des souvenirs, ça me rend heureux. Mon père jouait de la trompette et moi je jouais de l'accordéon. Claude François chantait partout, même dans sa salle de bain ! Le dessin c'est un téléphone qui pleure, il y a des larmes qui coulent mais elles viennent de la petite fille de la chanson. Elle va pleurer après, quand elle saura pour son papa.



Jordan : j'ai choisi la chanson « Pour oublier » de Kendji Girac. Il dit que quand il n'y a plus de futur, il faut faire la fête pour fuir ses tracas. On peut faire le roi pour se vider la tête, on fait une île dans sa tête. Quand je ne suis pas bien je l'écoute souvent à la maison.